

nouvelle ici mes serments mille fois répétés ! jamais une autre ne portera le nom de mon épouse ; mais, si tu n'es pas la mienne, n'en accuse que toi.

— Moi !

— Oui, cet hymen si désiré, tu n'a pas voulu le rendre nécessaire !

— Je ne vous entends pas.

— Ah ! si depuis trois mois, moins rebelle aux vœux de ton amant...

— Mon cher Faublas, que me dites-vous ?

— J'aurais présenté ma Sophie au baron de Faublas, je lui aurais dit : Elle a reçu ma foi ! nos serments sont écrits dans le ciel, j'ai séduit sa faible jeunesse, il ne lui manque que le titre de mon épouse...

— Qui ? moi !... Faublas, j'aurais acheté par mon déshonneur ?...

— Par ton déshonneur !... Tu ne m'aimes donc guère, puisque tu te croirais déshonorée de m'appartenir !... Cruelle ! qu'attends-tu donc pour couronner l'amour le plus tendre ? Nous allons être séparés ! bientôt on te conduira dans une terre étrangère ! loin de ton amant désolé ! Sophie, ouvre les yeux sur les dangers qui nous menacent ; tu peux les prévenir, tu peux t'unir à moi par des liens indissolubles et sacrés. Daigne, ma tendre amie, daigne...

— Non, non ; jamais je n'y consentirai, jamais. Je fis d'inutiles efforts pour triompher de sa vertu.

Désespéré d'une résistance opiniâtre qui ne me laissait aucun espoir, je me livrai à toute ma douleur.

— Vos sanglots me déchirent le cœur, me dit Sophie ; mais qu'exigez-vous de moi ?

— Je n'exige plus rien.

— Dans quel accablement je vous vois plongé ! mon ami, mon bon ami !

Elle serra mes mains dans les siennes.

— Sophie ; jamais douleur ne fut plus profonde et plus juste. Sophie ! les heures s'écoulent, le jour paraîtra trop tôt, et je vous le répète, cette nuit est la dernière que nous ayons à passer ensemble.

— O ciel ! de quel ton il me parle ! quel sombre désespoir respire dans toute sa personne !... Oh ! mon ami, que vos larmes paraissent douloureuses !

Elle les essuyait avec son mouchoir.

— Elles sont cruelles !... elles annoncent la mort.

— Dans quel funeste égarement !...

— Ma bien-aimée, mon âme est dévorée d'un noir chagrin ; mais ne croyez pas que ma raison

s'altère. Sophie, je pleure maintenant, bientôt vous pleurerez aussi ! bientôt une affreuse nouvelle, répandue dans toute la ville, pénétrera jusque dans cette enceinte, et vos tardifs regrets ne vous rendront pas votre amant.

— Cruel, vous pourriez attenter à votre vie ?

— Non, ce ne sera pas de ma main que partira le coup mortel... Sophie ! si ma vie vous était chère, je la défendrais contre le marquis de B...

— Grand Dieu ! vous allez vous battre !

Elle tomba en faiblesse, je lui prodiguai les soins que sa situation exigeait ; mais, dès qu'elle commença à reprendre ses esprits, je profitai de mes avantages avec une promptitude qui bientôt m'assura la victoire.

Dernier combat de la pudeur vaincue, premier triomphe de l'amour récompensé, moment de la possession, moment de volupté suprême ; le plus éloquent des écrivains a consacré vos délices dans un ouvrage immortel¹ : il faut vous taire, puisqu'on ne peut vous exprimer aussi bien !

Quatre heures et les matines venaient de sonner, quand Derneval s'avança sous l'allée couverte. Je courus au-devant de lui, il me dit que la chaise de poste était arrivée : que Dorothee, obligée de

¹ Tout le monde sent qu'il est ici question de la Nouvelle Héloïse.

le quitter pour une demi-heure, rentrerait bientôt au jardin, et ne mettrait pas beaucoup de temps à changer d'habits. Je l'interrompis pour le prier de s'éloigner :

— Ma Sophie est à moi, lui dis-je ; il faut maintenant que je la détermine à partir.

Je retournai vers mon amante, et lui montrant les habits d'homme que j'avais apportés pour elle, je la conjurai de s'en vêtir et de laisser les siens.

— Comment ! pourquoi !

— Derneval et Dorothee partent pour l'Allemagne ; ton cœur ne dit-il pas que nous partons avec eux ?

— Moi ! je donnerais à mon père l'affreux chagrin ?... Hélas ! ne suis-je donc pas assez coupable ?

— Écoute-moi, ma Sophie !

— Non, je ne veux pas vous écouter ; non, cruel, vous m'avez perdue !... mon déshonneur était préparé... (Elle se jeta dans mes bras.) Faublas, maintenant tu peux tout sur ton épouse ; mais prends pitié d'elle. Ah ! n'abuse pas de tes droits ! ah, ne rends pas son déshonneur public !

— O ma chère Sophie, je voudrais t'épargner des alarmes cruelles, mais tu me forces à te rappeler que le marquis...

— Hélas !

— Ne tremble plus pour des jours auxquels les tiens sont attachés ; ton époux sera victorieux ! ton époux... La famille entière du marquis, il la déferait maintenant ! Mais tu ne connais pas les lois du royaume... Sophie, si, après avoir vaincu mon ennemi, je reste ici, je suis exposé à perdre la tête sur l'échafaud.

— Ah ! malheureuse ! où suis-je ? qu'ai-je fait ?

— Sophie, il faut partir, nous irons en Allemagne ; le baron de Gorlitz ne pourra te refuser à ton amant, et mon père confirmera mon bonheur... Ma chère Sophie, souffre que ton époux t'habilte !

Les trois quarts sonnent avant que Sophie soit entièrement travestie. Dorothee vient nous rejoindre ; Derneval impatient me représente qu'il ne faut pas que l'aurore le trouve dans la ville, et que j'ai affaire à la *porte Maillot*.

— Quoi ! nous ne partons pas tous quatre ensemble ! s'écrie Sophie.

— Ma bien-aimée, l'honneur m'appelle ; je te laisse avec Dorothee, je te remets sous la protection de Derneval. Derneval ne gagnera guère qu'une poste sur moi, il doit m'attendre à Meaux. Dans deux heures je vous rejoins.

Sophie se jette dans mes bras :

— Je ne vous quitte pas, je ne vous quitte pas ?

— Derneval frappe du pied ; le brouillard nous

favorise encore, dit-il, mais le jour va nous surprendre ici.

Je m'arrache des bras de Sophie.

— Faublas ! si vous me quittez, je ne partirai pas.

— Eh bien, Sophie, je ne te quitterai pas ; hâtons-nous de sortir d'ici.

Derneval avait prévu que nos deux amies auraient trop de peine à escalader le mur avec des échelles de cordes ; il s'était pourvu de deux courtes échelles de bois. Dorothee, depuis longtemps préparée à son enlèvement, fut bientôt dans la rue ; mais Sophie serait tombée vingt fois, si je ne l'avais suivie de près. Arrivée à la chaise de poste, elle voulut m'y voir monter le premier.

— Mais, Sophie, l'honneur m'appelle.

— L'honneur ! Eh ! ne vous ai-je pas sacrifié le mien, ingrat que vous êtes ! Je ne vous quitte point vous ne vous battez pas ! Je ne veux pas que vous vous battiez !

Voilà ce qu'elle me disait quand j'entendis sonner cinq heures. Jamais situation ne fut plus cruelle que la mienne ! Dans mon désespoir, je tire mon épée pour m'en frapper : Derneval m'arrête. Sophie, tremblante, s'écrie :

— Eh bien ! je vous obéis, je pars.

Tandis qu'on la place près de Dorothee, je dis à Derneval :

— Il est cinq heures, s'il faut que je m'en aille à pied, j'arrive trop tard, je suis déshonoré. Je vais démonter un de vos trois hommes; qu'il se rende le plus vite qu'il pourra à l'hôtel, où je vais passer pour ordonner qu'on lui donne le cheval que sans doute on a préparé pour moi!

Sophie, presque mourante, se penche à la portière :

— Mon ami, me dit-elle, ah ! du moins, menez-moi sur le champ de bataille.

— Mes chers amis ! ma Sophie ! dans deux heures je vous rejoins.

— Barbare !... cher amant, cher époux, songe à toi, défends ma vie.

Je vis partir la chaise de poste, et je gagnai, au grand galop, la rue de l'Université. Jasmin m'attendait à la porte de l'hôtel :

— Hâtez-vous, mon cher maître, hâtez-vous. M. le baron vous a fait chercher de tous les côtés : désespéré de votre absence, il s'est fait seller un cheval, il a pris son épée ; je crains bien qu'il ne soit allé se battre pour vous.

— Ah ! mon Dieu !

Je partis ventre à terre : Jasmin galopait sur mes pas :

— Monsieur, vous ne prenez [donc pas votre bon coureur ?

— Va-t-en au diable !... retourne à l'hôtel : un homme va venir te demander un cheval, donne-lui le mien.

Je poussai si vigoureusement celui que je montais, qu'en peu de temps je découvris la *porte Maillot*. Bientôt j'aperçus le baron, environné de plusieurs hommes. Aux gestes que je lui vis faire, je jugeai qu'il défiait le marquis. Il me parut que M. Duportail, Rosambert et les deux parents de B*** s'opposaient à ce combat.

Dès qu'on me vit, on se sépara.

— J'en étais sûr ! s'écria Rosambert.

— Monsieur, me dit le baron, vous arrivez bien tard !

— Trop tard, mon père, trop tard sans doute, puisque vous alliez exposer vos jours.

M. de B*** m'interrompit ?

— S'il n'avait été question que de faire la jolie femme, tu te serais levé plus matin. Viens donc, femmelette lâche et perfide, ta mort va tout à l'heure venger mes affronts.

Nos épées se croisèrent. La grande supériorité que j'avais acquise dans l'art de l'escrime, et le sang-froid que j'opposais à la fureur du marquis, balançaient en ma faveur l'immense avantage que donnait à celui-ci une attaque sans danger. A la vue de mon ennemi, je m'étais rappelé mes torts

envers lui ; et, quoique excusable à bien des égards, je sentais que j'avais plus d'un reproche à me faire. Je ne pouvais me déterminer à menacer la vie d'un homme dont j'avais affligé l'amour-propre, et compromis l'honneur. Content de parer ses coups, je le laissais se consumer en efforts inutiles ; et, me fiant absolument sur mon adresse, je me flattais que, bientôt épuisé de fatigue, il serait trop heureux de sauver ses jours, en s'avouant vaincu. Mon espérance fut trompée. Mon père, demeuré spectateur d'un combat si affreux pour lui, se tenait à dix pas de là ; je pouvais le voir suivre, d'un œil inquiet, le mouvement rapide de nos épées. Plus d'une fois je crus qu'emporté par son impatience, il allait s'élançer dans la lice. Bientôt il courut à un arbre prochain, et l'embrassant avec force, il s'y tint péniblement cramponné. M. de B***, la menace et l'injure à la bouche, ne cessait de provoquer ma colère, et me pressait toujours avec une vigueur dont j'étais étonné. Il n'avait pu cependant me faire perdre un pouce de terrain, et jusqu'alors ma tranquille résistance n'avait fait qu'augmenter sa fureur. Tout à coup, maîtrisant les transports de sa rage, il me trompa par une feinte adroite ; je revins un peu tard à la parade : le fer ennemi, trop légèrement écarté, glissa le long de ma poitrine, qui soudain se teignit de sang. Mon père jeta un cri d'ef-

froi et tira son épée ; mais aussitôt il s'arrêta et la brisa, comme indigné ; puis, levant les yeux au ciel, joignant ses mains, et se jetant à genoux :

— O ciel ! ô ciel ! s'écria-t-il, mon Dieu, ayez pitié de moi ! Dieu puissant, conservez-moi mon fils !

Je ne pus soutenir le spectacle déchirant du désespoir de mon père. Le marquis, à son tour vivement pressé, se défendit vaillamment, mais ne retarda que de quelques instants le coup fatal. Sa chute devait finir les mortelles inquiétudes du baron. Cependant je vis mon père tomber sur le gazon, presque en même temps que mon ennemi. J'imaginai que le baron me croyait grièvement blessé ; je courus à lui, et découvrant ma poitrine :

— Rassurez-vous, ce n'est qu'une légère meurtrissure.

Mon père, sans dire un seul mot, se releva, regarda ma blessure et la baisa. Je voulus me jeter dans ses bras, il me retint et me montra le champ de bataille.

Je promenai mes regards autour de moi ; je vis que l'un des parents du marquis était étendu sans mouvements ; et que l'autre faisait bander la plaie qu'il avait dans le flanc. Un chirurgien pensait Rosambert, que soutenaient M. Duportail et plusieurs domestiques.

— Nous avons fait coup pour coup, me dit le comte, dès que je fus près de lui : mon adversaire ne me paraît pas très blessé, j'en suis bien aise ; mais il m'a jeté par terre, j'en suis fâché.

Le baron ne tarda pas à nous joindre ; il entendit le chirurgien nous assurer que le comte n'était pas mortellement blessé, mais qu'il ne pouvait pas sans danger s'exposer aux fatigues d'un long voyage.

— J'aurai soin de lui, s'écria le baron, sauvez-vous.

— Oui, sauvez-vous, répéta Rosambert : Allons, Faublas, embrassons-nous, et va-t-en.

Mon père me tint longtemps pressé contre son sein.

— Voilà une malheureuse affaire qui dérange nos projets, dit-il à M. Duportail. Lovzinski, sers-lui de père, jusqu'à ce que je puisse vous aller trouver. Que je ne vous retienne plus, mes amis, partez : voici d'excellents coureurs qui vous porteront en moins d'une heure à *Bondy*, où vous trouverez une chaise. J'ai fait placer des relais jusqu'à *Clayes*, vous ne prendrez des chevaux de poste qu'à *Meaux* ; faites la plus grande diligence jusqu'à ce que vous soyez en lieu de sûreté ; ne vous arrêtez qu'à *Luxembourg*.

Enfin nous partons, nous trouvons à *Bondy* la

chaise de poste, le postillon de mon père et mon fidèle Jasmin. Les relais se succédèrent rapidement jusqu'à *Meaux*, c'était à *Meaux* aussi que *Derneval* devait prendre des chevaux de poste ; c'était là qu'il avait promis de m'attendre un quart d'heure. Je demandai si l'on n'avait pas vu trois jeunes gens, suivis de trois domestiques. On me répond qu'ils sont partis depuis une demi-heure. Mêmes questions, mêmes réponses à *Saint-Jean-les-deux-Jumeaux*, à *la Ferté-sous-Jouarre*, à *Montreuil-aux-Lions*. *Derneval* avait toujours une demi-heure sur moi ; il craignait apparemment qu'on ne le poursuivît, il se hâtait ; avait-il tort ? mais quelle devait être l'inquiétude de *Sophie* ?

M. Duportail, étonné de m'entendre multiplier les questions et de me voir prodiguer l'argent, me demande quel intérêt si vif je prends à ces jeunes gens.

— Monsieur, ce sont trois frères qui ce matin ont eu comme nous une affaire d'honneur ; il faut absolument que je les joigne. Ah ! je vous en prie, courons à franc écrier.

— Mais, mon ami, si nous laissons notre chaise, il faudra peut-être faire le reste de la route à cheval.

— Ah ! je ne crains pas la fatigue !

— Et moi, Faublas, j'y suis accoutumé.

A *Vivray*, nous laissons notre chaise et Jasmin,

nous montons à cheval. Derneval était bien servi ; nous ne le joignons qu'à une demi-lieue au-dessus de *Dormans*. Sophie pousse un cri de joie dès qu'elle m'aperçoit ; elle se jette à la portière, elle me tend les bras.

— Chère épouse, chère amie, modère l'excès de ta tendresse, elle te trahirait ; M. Duportail me suit, songe que tu es le frère de Derneval.

A *Port-à-Pinson*, Derneval descendit, salua M. Duportail, le pria d'excuser ses frères qui ne se montraient pas, et nous dit :

— Comme il est intéressant qu'on perde nos traces si par hasard on nous poursuit sur cette route, j'ai pris des précautions que sans doute vous approuverez. A deux milles au-dessous d'*Épernay*, nous renverrons les chevaux qu'on nous aura fournis à la poste prochaine, pour en prendre de meilleurs, qu'un de mes amis, prévenu depuis plusieurs jours, a sûrement fait préparer. Un chemin de traverse nous conduira à *Jalons*, par un détour qui n'est pas très long. Des relais en nombre suffisant doivent être posés sur la route jusqu'à *Sainte-Menehould*, où nous reprendrons la poste. Mais, messieurs, quand j'ai pris ces mesures pour assurer ma fuite, je ne comptais pas sur vous. Démonter mes gens pour vous donner leur chevaux ce serait fort inconsidérément affaiblir notre escorte. Heu-

reusement ma chaise est grande et commode, vous voudrez bien y monter tous deux, et moi je me charge de la mener, je serai votre postillon.

M. Duportail se fit presser et finit par accepter. Je dis tout bas à Derneval que j'allais me trouver dans un étrange embarras :

— Mon ami, vos prétendus frères sont si jolis. Je crains surtout leurs voix douces et les tendres distractions de Sophie : M. Duportail ne pourra longtemps s'y méprendre. Derneval, recommandez à nos deux amies de dormir bien profondément quand, M. Duportail et moi, nous prendrons place dans la voiture. Il n'y a que ce moyen-là. Une imprudence serait si dangereuse, que c'est le cas de se sauver par une impolitesse.

Tout se passa comme Derneval nous l'avait fait espérer. Nous trouvâmes un relais à quelque distance d'*Épernay*. Quelle émotion j'éprouvai quand je me vis placé dans la chaise de poste vis-à-vis de ma Sophie ! Sophie paraissait dormir, mais de mes genoux je pressais les siens qui répondaient à ce doux appel, et quelques soupirs à peine étouffés m'annonçaient encore que ma jolie cousine veillait pour son amant.

— Ces jeunes gens sont les frères de M. Derneval ? me dit Lovzinski très étonné.

— Il l'assure, au moins.

M. Duportail ne me fit pas alors d'autre question : je remarquai seulement qu'il ne regarda plus Doro-thée, et qu'il ne cessa de considérer ma Sophie, qui, plus tranquille depuis que j'étais près d'elle, s'endormit réellement en feignant de dormir.

Après une demi-heure de silence, M. Duportail me dit qu'il ne croyait pas être avec les frères de Derneval.

Je répondis tranquillement :

— Ni moi non plus.

— Comment ! vous me disiez !...

— Oui, parce qu'il me l'avait dit, je ne connais pas ses frères, moi.

— Eh bien, Faublas, il y a du louche dans cette aventure.

— Ma foi ! je le crois.

— Faublas... ce sont des femmes déguisées.

— D'honneur, monsieur, je le parierais comme vous.

M. Duportail se tut, et pendant un quart d'heure encore, il regarda ma Sophie avec une attention toujours plus marquée. Enfin, il me montra Doro-thée et me dit.

— Celle-ci est jolie ; mais celle-là !... (il me montrait ma jolie cousine et ses yeux s'animaient) est mieux, n'est-il pas vrai ?

— Beaucoup mieux...

— Et puis sa figure !... (la voix de M. Duportail s'altérait.) est charmante !... sa figure !... (Il poussa un long soupir et n'acheva pas.)

Le jour baissait, nous courûmes toute la nuit : le lendemain à huit heures du matin, nous entrâmes dans *Luxembourg* : nous descendîmes à la première auberge. Pendant la courte collation que nous y fîmes, M. Duportail prodigua à ma jolie cousine les compliments les plus flatteurs. Il ne sentit qu'il avait besoin de repos qu'au moment où nos amies, fatiguées d'un voyage si long pour elles, témoignèrent le désir de se retirer. Derneval s'était occupé, avec l'hôte, du soin de nous faire préparer quatre chambres, une pour les deux dames, les deux nôtres contiguës à la leur, celle de M. Duportail tout au fond du corridor.

Derneval prit la main de Doro-thée ; Lovzinski, plus prompt que moi, s'empara de celle de Sophie : il conduisit mon amante jusqu'à la porte de la chambre préparée pour elle, et soupira en se retirant dans celle qu'on avait réservée pour lui. Dès que nous le crûmes endormi, Derneval et moi, nous entrâmes dans la chambre de nos épouses. Doro-thée venait de se mettre au lit : Sophie, encore habillée, écoutait, en pleurant, quelques mots de consolation que lui adressait son amie. Derneval me dit tout bas de l'emmener.

— Viens, ma Sophie, viens ; laissons ces amants ensemble ; ils ont, comme nous, mille chose à se dire.

Je la pris dans mes bras, et la portai dans ma chambre. Quel doux fardeau pour un amant !

— Il est donc vrai, me dit-elle en sanglotant, qu'une première faute entraîne toujours une faute plus grave ? Il est donc vrai qu'une fille malheureuse, trahie par son cœur, abusée d'un fol espoir, quand elle a commencé par hasarder quelques démarches inconsidérées, peut finir par violer ses devoirs les plus sacrés ? Pourquoi suis-je venue si souvent à ce fatal parloir ? pourquoi vous ai-je reçu dans ce jardin plus fatal encore ? Ah ! je n'aimais pas la vertu, puisque je lui ai préféré mon amant ! Ah ! j'ai mérité mon opprobre, puisque je m'y suis légèrement exposée !

— Sophie, que dis-tu ? quelles horribles réflexions empoisonnent ton bonheur !

— Mon bonheur !... Est-ce donc au sein des remords que je puis le goûter ?

— Sophie ! dès ce soir, quelque soit l'intention de M. Duportail, je pars avec toi pour Gorlitz ; nous irons nous jeter aux pieds de ton père...

— Jamais, jamais je n'oserai me présenter devant lui.

— Tu ne m'aimes donc pas ?

— Je ne t'aime pas ! moi ! Faublas, mon ami ! Sophie maintenant avilie à ses propres yeux, bientôt déshonorée aux yeux de sa famille entière, ta Sophie pourrait-elle supporter la vie, si son amour ne lui restait pas ?... Cher amant ! cher époux ! mon repentir t'offense ! mes remords t'outragent ! eh bien, pardonne-moi mes remords et mon repentir : va ! dans ce moment même où ma conscience alarmée gémit, ah ! je le sens bien, ma raison égarée, ma faible raison, cède encore à ma passion fatale !

Sophie se jeta dans mes bras ; un même lit nous reçut tous deux. Il était plus de midi quand nous nous endormîmes ; un bruit affreux nous réveilla quelques heures après.

— Ne vous en avisez pas, criait Derneval, je brûle la cervelle à quiconque ose entrer ici !

Au moment même on m'ordonne d'ouvrir ma porte ; j'entends, avec autant de surprise que d'effroi, la voix de mon père. Sophie tremblante se cache sous la couverture ; je m'habille à la hâte et très négligemment, j'ouvre ma porte. M. Duportail entre avec le baron de Faublas :

— Vos indignes projets sont donc remplis ? me dit celui-ci ; vous avez donc osé...

A l'instant même ceux qui frappaient à la porte de Derneval entrent dans ma chambre. Je reconnais madame Munich :

— Le voilà ? c'est lui, dit-elle à un vieillard qui la suit.

L'inconnu m'appelle infâme ravisseur, et met l'épée à la main. Je saute sur la mienne ; je m'écrie :

— Quel est donc cet insolent étranger ?

Le baron m'arrête, il me dit :

— Malheureux, c'est un père qui vient chercher sa fille à Paris le jour même que vous l'enlevez !

— Quoi ! monsieur serait ?

Le vieillard m'interrompt :

— Je suis le baron de Gorlitz.

A ce nom, Sophie jette un cri terrible ; elle écarte la couverture et les rideaux, se soulève avec effort, étend les bras vers son père, et s'évanouit.

— Ainsi le crime est consommé, s'écrit M. de Gorlitz, à la vue de Sophie presque nue.

M. Duportail a peine à retenir mon père, qui m'accable de reproches. Le baron de Gorlitz me crie de me mettre en garde :

— Tu a déshonoré ma vieillesse, vil séducteur ; je veux me venger ou mourir.

Il dirige vers moi la pointe de son épée ; je jette la mienne à ses pieds :

— Frappez, je ne me défendrai pas contre le père de Sophie ; mais plaignez votre fille, écoutez-moi, écoutez sa justification. Sophie se meurt, secourons-la.

— La secourir ! répond M. de Gorlitz, que cent coups mortels me vengent et la punissent !

Il court à sa fille l'épée haute ; je me précipite sur lui, je le saisis au corps :

— Barbare ! prends ma vie, mais garde-toi d'approcher de Sophie, je la défendrais même contre son père... Monsieur, daignez m'entendre ; votre fille est innocente, c'est moi qui l'ai perdue, je suis seul coupable.

Tandis que je m'efforce de fléchir M. de Gorlitz, tandis que M. Duportail essaie de calmer les fureurs de mon père, madame Munich prodigue à ma Sophie des secours inutiles. Sophie vient de pousser un soupir et d'ouvrir les yeux ; mais, en voyant ceux qui l'entourent, elle est retombée dans un évanouissement plus profond.

C'est alors que Derneval, suivi de trois hommes armés, se précipite dans ma chambre ; il demande fièrement de quel droit on vient troubler le repos des voyageurs.

— Et quel intérêt prenez-vous à nos querelles ? lui répond mon père sur le même ton.

Je ne sais quelle réplique mon frère d'armes lui prépare ; mais forcé de partager mon attention entre plusieurs objets également chers, je crie à Derneval :

— Mon ami, modérez-vous, voilà mon père, et voilà le père de Sophie.

Derneval et ses gens se retirent, mais ils s'arrêtent dans le corridor.

Pendant M. de Gorlitz s'est assis ; aux emportements de sa colère a succédé tout à coup un calme apparent. Il garde un effrayant silence ; d'un œil sec, il contemple tour à tour mon père, sa fille et moi. Je le crois livré au plus affreux désespoir, car je sais que les grandes douleurs sont muettes et n'ont pas de larmes.

Mon père s'approche et tâche de le consoler. Je vole à Sophie, que madame Munich veut rappeler à la vie. M. Duportail est au chevet de son lit ; il n'a pas l'air moins ému, moins agité, moins tremblant que moi. En un instant je répète cent fois le nom de mon amante ; à ma voix elle ouvre un œil mourant :

— Hélas ! tu m'as perdue, me dit-elle.

Et ce reproche trop mérité augmente pour moi l'horreur de cet affreux moment.

Mon père continue de dire à M. de Gorlitz ce qu'il croit le plus propre à calmer sa douleur. Celui-ci l'interrompt sans cesse par cette exclamation si cruelle :

— Elle n'est point ma fille !

M. Duportail unit ses prières à celles de mon père ; il dit à M. de Gorlitz :

— Du moins écoutez sa justification. Il ne se

peut guère que votre fille soit tout à fait innocente, mais peut-être est-ce excusable. Sous des dehors aussi intéressants cache-t-on un cœur corrompu ? écoutez sa justification.

LE BARON DE GORLITZ. Messieurs, je vous répète à tous deux qu'elle n'est point ma fille.

M. DUPORTAIL. Mais...

LE BARON DE GORLITZ. Elle n'est pas ma fille, sa gouvernante le sait bien ; madame Munich vous dira que j'avais adopté cette enfant pour lui donner une partie de mes biens. Elle avait à peine sept ans quand mes collatéraux, avides et jaloux, tentèrent de l'empoisonner ; c'est pour cela que je l'ai fait élever en France.

M. DUPORTAIL (*ému*). Elle n'est pas votre fille ! connaissez-vous ses parents ?

LE BARON DE GORLITZ. J'aurais pu les découvrir sans doute ; je ne les ai point cherchés ; c'est un crime dont le ciel ne permet pas que je recueille le fruit.

M. DUPORTAIL (*vivement*). Monsieur !...

LE BARON DE GORLITZ (*avec humeur*). Monsieur, daignez me donner un moment d'attention.

Qu'on se figure l'inquiétude que j'éprouve pendant cette étrange explication. Sophie voudrait parler, sa faiblesse ne le lui permet pas ; mais elle écoute péniblement. Son visage se couvre d'une

pâleur mortelle ; une sueur froide coule sur son front décoloré.

— Messieurs, continue le baron de Gorlitz, j'ai passé ma vie au milieu des armes. En 1771 j'eservais dans les armées russe, nous faisons la guerre à des Polonais révoltés.

M. DUPORTAIL. A des Polonais ? en 1771 !

LE BARON DE GORLITZ. Oui, monsieur ; mais vous m'interrompez à chaque instant... Après une sanglante victoire remportée sur eux, je ne demandai pour ma part d'un butin considérable, qu'une enfant alors âgée de deux ans à peu près.

M. DUPORTAIL (*se lève et court vers Sophie*). Ah ! ma chère Dorliska !

LE BARON DE GORLITZ (*le retenant*). Dorliska ? c'est le nom que j'ai trouvé écrit au bas d'une miniature attachée sur sa poitrine !

M. DUPORTAIL (*tire promptement un portrait de sa poche*). Monsieur, voilà le pareil portrait... O ma fille ! ma chère fille !

LE BARON DE GORLITZ (*le retenant encore*). Votre fille ! monsieur, quelles sont les armes de votre maison ?

M. DUPORTAIL (*montre son cachet*). Les voilà.

LE BARON DE GORLITZ. C'est cela même ; elle les porte gravées sous l'aisselle.

Sophie pousse un cri, recueille ses forces, tend

les bras à M. Duportail : Lovzinski l'embrasse et pleure.

— Ah ! ma chère fille, tu m'es enfin rendue ! mais, hélas ! en quel lieu, dans quel état je te trouve ! Quelle amère douleur empoisonne le moment le plus heureux de ma vie ? Dorliska ! sais-tu quelle était ta mère ? Ta mère brûla pendant plusieurs années d'un amour légitime et chaste ; amante vertueuse, elle fut digne de devenir épouse ; mère tendre, elle ne cessa de pleurer ta perte ; ton souvenir remplit ses derniers moments. « Cherche partout ma chère Dorliska ! » ce furent les derniers mots que prononça Lodoïska mourante. Moi, depuis douze ans je me suis occupé d'un soin si cher à mon cœur ; depuis douze ans je n'ai pas imaginé de plus grand bonheur que celui de retrouver ma fille adorée... Hélas ! et quand je la tiens dans mes bras, je gémiss sur elle et sur moi ! O la plus sage des épouses ! ô la plus respectable des mères ! Lodoïska, tes mânes fidèles errent sans doute autour de nous. Que tu dois plaindre Dorliska séduite, maintenant au pouvoir d'un ravisseur ! que tu dois plaindre Lovzinski, devenu par un destin bizarre et cruel, le complice de l'enlèvement de ta fille, le témoin de son déshonneur !

M. Duportail se jette dans un fauteuil ; sa fille éperdue oublie qu'elle est presque nue ; elle se